

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 6

Artikel: Oeil pour oeil, dent pour dent
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin, à l'arrêt du tram, qui était bondé de voyageurs, je joue des coudes, je gagne le marche-pied et saute à terre.

La jolie dame apparaît bientôt au milieu de la presse qui se fait à la sortie, et paraissant très soucieuse d'un magnifique bouquet courant grande chance d'être écrasé.

Vite je m'approche — d'un air aimable comme d'habitude — en disant : « Permettez, madame ! » D'une main, je saisis le bouquet, de l'autre, je l'aide à descendre avec toute la délicatesse, tous les ménagements dont je suis capable.

« Vous êtes trop aimable, monsieur, me dit-elle, je vous remercie bien vivement... Il y a tellement de monde !... Merci encore, monsieur, ajouta-t-elle en s'éloignant et en esquissant un de ces sourires qu'on n'oublie jamais ! »

Ce sont là les petits agréments des trams.

Ces quelques incidents suffisent du reste pour nous donner la preuve que les trams peuvent nous procurer des rencontres charmantes et même devenir parfois le point de départ de relations fort agréables.

D'ailleurs, je suis parfaitement d'accord avec la personne qui me communiquait ainsi ses impressions. Impossible de voyager n'importe dans quel véhicule, trams, bateaux, omnibus ou chemins de fer, sans échanger quelques paroles avec mes voisins. Quelquefois, je suis reçu par une *remauffée*, mais neuf fois sur dix, je les dégage, et tout va bien.

On m'adressera peut-être à ce sujet la question suivante : « Quand le monsieur dont vous venez de nous entretenir se trouve seul en tram ou à peu près seul, ce qui peut arriver, quand il n'y a ni bibelot, ni bouquet qui puisse lui fournir l'occasion de manifester son inaltérable galanterie, que fait-il et où est le plaisir ?... »

Ma foi, je l'ignore. Veuillez, s'il vous plaît, le lui demander quand vous aurez le plaisir de le rencontrer.

Quant à moi, en telle occurrence, je parcours d'un œil rêveur les écriteaux qui tapissent les parois et le plafond du wagon, m'arrêtant de préférence sur le charmant chromo affiché par la fabrique Nestlé. C'est, vous le savez, une jeune mère tenant son enfant dans ses bras et amenant, à portée de ses lèvres, les joues rosées du petit qu'elle couvre de baisers avec une ineffable effusion : « Oh ! vois-tu, bijou, si je m'écroulais, je te mangerais !... »

Je dis les joues rosées de l'enfant, car elles ont en effet la teinte et le velouté de la pêche. Son corps tout nu, rondet, potelé est mignon : un vrai chérubin ! « C'est un enfant qui se vient bien », disent les amies de maman.

Et grâce à quoi, je vous prie ? A la farine lactée, paraît-il.

Quoi qu'il en soit, ce chromo nous donne là une délicieuse scène de famille, sur laquelle mes yeux, ainsi que je viens de le dire, s'arrêtent et se reposent agréablement, et qui me fait d'ailleurs oublier mon unique compagnon de voyage à ce moment-là, un gros bourru à la barbe en broussaille, assis à l'autre extrémité du wagon, et qui m'a lancé, à deux ou trois reprises, un regard d'ours mal léché.

Une nouvelle course en tram, dans la journée même, ou le lendemain, ne tardera pas à nous dédommager de ce petit contre-temps.

(A suivre.)

L. M.

Œil pour œil, dent pour dent.

Si vous aviez vu, ce jour-là, la vieille Julie rablonner ses pommes de terre, vous auriez tout de suite deviné qu'elle n'était pas de bonne humeur. Cela se voyait rien qu'aux puissants coups de rablet qu'elle donnait, au risque de couper les rames de ses pommes de

terre. Cela ne vous étonnera pas quand je vous aurai dit qu'elle pensait à son mari.

Ah ! c'est que la Julie était rudement mal partagée sous ce rapport. Est-y Dieu possible qu'une femme soit enroulée comme ça par un homme ?

Vous pouvez pas vous figurer dans ce monde une route pareille.

Un rupian d'abord, qui avait mangé — et bu surtout — une bonne empartie de son bien, et de celui de sa femme, et puis un ivrogne fini, qui pendant des semaines ne décaissait pas de faire la rioule.

Ma fi, quand on pense à tout le pays que la Julie avait déjà vu avec cet Ostrogoth, on comprend qu'elle en avait assez, et qu'elle n'en pensait pas grand bien.

Elle était arrivée au haut de sa ligne, et tout en redressant ses vieux reins qui crennaient comme une porte sans huile, elle acheva son discours :

« Tout de même, je lui cors pas le mal, mais si jamais il pouvait chevrer comme il m'a déjà fait chevrer, depuis quarante ans qu'on est marié, il me ferait pas mal de lui. »

On était au milieu de l'après-midi. Il faisait une chaleur terrible : pas un souffle d'air ne descendait des montagnes. La Julie n'aurait pas demandé mieux que d'aller faire son café, mais elle était trop vaillante pour laisser ainsi sa besogne à moitié faite, et, avec un soupir, elle se remit à l'ouvrage. Ce soupir... était-ce le mari qui le causait, était-ce le café ? Peut-être autant l'un que l'autre.

La Julie avait un faible : le café. Du reste, comme elle le disait elle-même :

« Une tasse de bon café, c'est le meilleur remède qu'on connaisse pour les femmes et les chèvres. »

Aussi, quand elle eut donné le dernier coup de rablet, je vous promets qu'elle ne s'amusa pas à quinquerner encore une heure, et qu'elle s'en revint droit à la maison.

Elle posa son rablet sous l'égout de la fontaine, se lava les mains, ôta ses souliers tout enterrassés et entra à la cuisine.

Dieu ! qu'il y faisait bon frais. La Julie, sans tarder, fit du feu au foyer et mit dessus le coquemar, qui commença presque tout de suite à chanter, et, tout près, la cassette pleine de lait.

La Julie prit son moulin à café, le remplit, et, assise sur la pierre du foyer, le moulin entre ses genoux, se mit à moudre, déjà joliment reposée de sa fatigue par la bonne odeur du café moulu.

Tout à coup, elle eut un saisissement. En levant machinalement les yeux pour suivre du regard quelques étincelles qui filaient dans la fumée bleue, elle venait d'apercevoir le corps de son mari qui se balançait dans la cheminée au milieu des lards et des saucissons.

Du coup, elle lâcha son moulin, et son premier mouvement fut de sortir chercher du secours pour dépendre le pauvre homme.

Puis elle réfléchit. Tout de suite elle se représenta sa maison envahie par les voisins et les gens de la justice, son coquemar et sa cassette renversés dans les cendres, son café oublié et tout cela pour ce vieux qui la tourmentait depuis tant longtemps.

Elle se ravisa.

Et une autre idée dut sans doute lui venir à l'esprit, car un mince sourire passa entre ses vieilles lèvres.

« Aïe, la quena pouta pôtà que te fa, fit-elle en s'adressant au vieux qui grimaçait horriblement. Mon pouro vilhio, t'è faut lài resta ou cor onna vouarbetta. Ié vu adi bairé mon café. »

Et elle continua paisiblement ses préparatifs. La cafetière de cuivre attendait, les pieds dans les cendres : elle versa dessus l'eau

bouillante, bien lentement, reposant à chaque instant le coquemar pour laisser couler le café goutte à goutte. Puis elle versa le lait dans un grand pot jaune à fleurs, et, comme chaque jour, elle but son café bien chaud, à petites gorgées : trois tasses comme toujours, pas une goutte de plus, pas une goutte de moins. Puis elle s'essuya la bouche du coin de son tablier, mit de côté la vaisselle et alla chercher la justice.

Vous pensez bien le tredon qui s'ensuivit. Le juge de paix arriva pour faire les constatations légales ; une foule de voisins le suivirent et envahirent la cuisine si propre de la Julie.

Avant de monter à l'échelle pour couper la corde, le juge remarqua le feu à moitié éteint et les restes du goûter ; puis, moitié plaisant, moitié sérieux, se retourna vers la Julie.

— Dites moi, Julie, on dirait que vous avez voulu le fumer, votre homme ?

— Ecoutez moi, monsieur le juge, répliqua la Julie : coqua por coqua. Tout se paie en ce monde. Il m'a assez fait sécher pendant sa vie : je pouvais bien le lui rendre un tant soit peu après sa mort.

PIERRE D'ANTAN.

Celle du vieux docteur.

Un bon vieux médecin de notre ville nous contait, entr'autres, cet amusant souvenir. En ont-ils des souvenirs, les vieux médecins, et de drôles !

Laissons-lui la parole.

« Un jour, je fus appelé subitement chez nos forains, pour un cas grave.

— On serait bien reconnaissant à mossieu le docteur de monter immédiatement ; c'est très pressant, disait la personne chargée de me venir chercher.

Je montai de suite. Il s'agissait d'une jeune fille atteinte d'une maladie très grave du foie.

D'emblée, je vis que tout espoir était perdu. Les secours de la faculté arrivaient trop tard.

C'est souvent le tort de nos campagnards d'attendre au dernier moment pour appeler le médecin. Ils croient que nous pouvons ressusciter les morts.

Pour la forme, je prescrivis quelques potions, destinées surtout à adoucir les dernières souffrances de la malade. On ne m'eût pas pris au sérieux sans cela.

Le lendemain, quand je retournai, la jeune fille était morte.

Tandis que j'adressais quelques paroles de consolation à la famille, réunie, silencieuse, autour du lit de la défunte : « Dites-moi, mossieu le docteu, me fit la mère, regardez voir ces bouteilles que vous nous avez fait chercher hier ; elles sont encore presque pleines, vous voyez. La pauvre Julie n'en a bu que deux cuillerées. Croyez-vous que le phramacien voudrait reprendre le reste ? »

— Hélas ! ma chère, je n'en sais rien, répondis-je en me mordant les lèvres pour ne point sourire, et tout interloqué d'une pareille question en un pareil moment, il vous faut le lui demander au phramacien.

Deux mois après, la paysanne frappait à ma porte. Elle venait me régler mon compte.

« Ma foi, murmura-t-elle, en posant son argent sur la table, c'est bien un peu cher, puis-que, quand même, la Julie est morte. »

Je ne relevai pas le propos et demandai plutôt à ma cliente ce qu'elle avait fait, en fin de compte, des drogues qui pesaient si fort sur sa conscience, et si le phramacien les avait reprises ?

« Ah bien oui, en voilà encore des gens que ces phramaciens. Il n'a rien voulu entendre. Y m'a dit que les bouteilles étaient entamées et qu'y me fallait les garder. »

— Alors, vous avez jeté ces remèdes ?

— Jetés !... Mais que dites-vous là !... J'ai dit à mon homme et à mon gamin : « Y n'y a